

Le Culte de l'Intraduisible

The Cult of the Untranslatable

Kaddour Othmane
University of Tlemcen-Algeria
kaddour_othmane70@yahoo.fr

To cite this article:

Kaddour, O. (2007). Le Culte de l'Intraduisible. *Revue Traduction et Langues* 6 (1), 45-51.

Résumé : *L'intraduisibilité n'est pas seulement le propre du langage ou de la diversité des cultures elle est souvent inhérente à des convictions voire à un orgueil littéraire et philosophique rejetant d'emblée toute possibilité du traduire de surcroît, elle fut le fer de lance des théories linguistiques réfutant toute communication interlinguistique et bannissant l'idée de la traduction des genres littéraires.*

Mots clés : Traduction, Intraduisible, Sacralisation, Poétique, Langue, Parole.

Abstract: *Untranslatability is not only characteristic of language or of the diversity of cultures, it is often inherent in convictions, even in literary and philosophical pride, rejecting from the outset any possibility of translating, moreover, it was the spearhead of linguistic theories refuting all interlinguistic communication and banishing the idea of translation from literary genres.*

The notion of untranslatability has for a very long time been weighed down with prejudices of a philosophical nature cultivated by the proponents of the ineffable. These confined themselves to enclosing authoritative classical works in a kind of ivory tower and therefore relegating from the theoretical point of view any act of translation. Paradoxically, the works of Horace or Homer have only been appreciated through translations, not to say 'profanations,' which have had the certain merit of reincarnating the spirit of the authors of the originals.

We concluded that Mechonnic's approach, which appears to be a poetics of translation excluded, what we consider as the extension of the two old ones (form/meaning theses), literalism and pragmatism. Conversely, the deconstructuralist philosophical approach embodied in the works of J. Derrida rules out any possibility of translation based on meaning and its unstable aspect and subject to multiple interpretations. An absent meaning and therefore at least partially untranslatable. In doing so, Derrida proposes another name to qualify this passage from one language to another: transformation, a term which already sets the limits of a possible fidelity and therefore of an authentic translatability. However, Derrida's poststructuralist vision clearly stands out from the rigor encountered in Mechonnic's work, which starts from a negation of translation but from a criticism of the method of approach to the translation of literary texts. It is in the same perspective of Derrida that we want to place our study because we believe that untranslatability has always been a consequence of a choice of method which, in the absence of rationalism, accuses languages and their specificities whereas these offer multiple possibilities of expression which approximately relegate the untranslatable to theoretical delirium. This optimism that we hope to maintain is part of a new approach that starts not from a negation of translation but from an analysis of a state of affairs, namely the source text and that of the target

language. This is to say that untranslatability is nothing other than a reasoning that precedes translating it. As soon as the action is taken, there is no longer any question of evoking this pseudo axiom which cannot go hand in hand with practice. It would be more rational and positive, in our opinion, to speak of the concept of loyalty.

Keywords: Translation. Untranslatable, Sacralization, Poetics, Language, Speech.

1. Le SACRÉ intraduisible

La notion d'intraduisibilité a été pendant très longtemps lestée de préjugés de nature philosophique cultivés par les tenants de l'ineffable. Ceux-ci se bornaient à renfermer les œuvres classiques faisant autorité dans une sorte de tour d'ivoire et partant, reléguant du point de vue théorique, tout acte de traduction. Paradoxalement, les œuvres d'Horace ou d'Homère n'ont été appréciées que par le biais des traductions pour ne pas dire des 'profanations,' qui ont eu le mérite certain de réincarner l'esprit des auteurs des originaux.

Cela va sans dire que, l'intraduisibilité avait en somme l'effet d'une auréole sacralisant les œuvres antiques et, par là même, préservant l'immuabilité de leur originalité. Loin de nous l'idée de faire le procès de ces anciens partisans de l'intraduisibilité car en fin nous estimons que la démarche adoptée fut le premier jalon posé dans le domaine théorique de la traduction des œuvres poétiques. Mieux encore, elle a permis, pour le moins qu'on puisse dire, à cerner de plus près les caractéristiques de l'œuvre poétique. En outre, il nous incombe ici de mettre en exergue le non fondé des arguments qui ne cessent de sustenter et généraliser le penchant vers cette altération de vérité.

Il est incontestable que toute cette lourdeur du sacré et du singulier se dissipe au fur et à mesure que le traducteur échappe aux transes de ces idées préconçues en entamant en toute quiétude la phase du décodage. En d'autres termes, le postulat de l'intraduisible perd sa raison d'être dès que le traducteur commence à se libérer des pressions centripètes du texte de la langue de départ tout en étant conscient que chaque langue offre de multiples possibilités d'expression.

Ce faisant, l'intraduisibilité, ce terme vieux jeu, devient un non-sens, une illusion, et un leurre que la pratique rejette par un simple coup de plume. De ce fait, nous sommes amenés à penser que l'intraduisibilité n'est, pour le moins, qu'un simple subterfuge dédié à l'exaltation du sacré et l'exaspération d'un certain ethnocentrisme littéraire et philosophique.

Cela étant, l'adhésion à une vision novatrice du monde de même que les besoins impératifs du siècle qui s'amorçait encourageaient à remettre l'Héritage latin au goût des lecteurs contemporains à telle enseigne que les vers avaient été convertis en prose. Ainsi le latin, cet avatar de toute une philosophie antique, cède le pas devant les tentatives d'enrichissement des langues romanes. Toutefois, l'abondance des traductions pluridisciplinaires avait engendré un problème de qualité de traduction par rapport aux œuvres originales. Ainsi, une nouvelle

approche du processus de traduction prend forme en dépit des obstacles qui se sont érigés devant, entres autres, un certain déterminisme linguistique.

2. Relativistes/Universalistes

Dans ce même ordre d'idées, on pourrait également mettre la lumière sur les séquelles d'un tel raisonnement dans l'hypothèse de Sapir et Whorf selon laquelle chaque langue structure la réalité d'une communauté linguistique. Celle-ci devient ainsi tributaire à son moyen d'expression et se distingue nettement des autres communautés. C'est dans cette optique que Sapir avait écrit:

The fact of the matter is that the 'real world' is to a large extent unconsciously built upon the language habits of the group. No two languages are ever sufficiently similar to be considered as representing the same social reality. The worlds in which different societies live are distinct worlds, not merely the same world with different labels attached... We see and hear and otherwise experience very largely as we do because the language habits of our community predispose certain choices of interpretation.¹

Conformément à ces propos, il n'y a pas de système référentiel identique à toutes les langues, en d'autres termes, il n'existe point une réalité objective universelle et de ce point de vue, chaque langue offre à ses sujets une conception distincte du monde où la communication serait noyer dans une sorte babélisme excluant, par le fait, l'acte de traduction. Il est évident que les langues opèrent un découpage de la réalité extralinguistique d'une manière spécifique. Mieux encore, certaines langues possèdent des références extralinguistiques qui n'ont pas la moindre trace dans d'autres langues. Ceci est un cas extrême qui traduit en quelque sorte la richesse de certaines langues par rapport aux autres.

Il n'empêche qu'en général certains termes désignant une réalité extralinguistique n'ayant point de correspondance dans la langue cible ont été simplement empruntés et avec leur vulgarisation et leur fréquence d'usage, les lecteurs de la langue cible ne prennent même pas conscience de l'origine étrangère de ces emprunts. Le cas du terme « préfabriqué » qui signifie dans le langage figuré « artificiel » est un exemple fort éloquent sur cet état de fait. En effet, ce mot a été emprunté par des traducteurs arabes comme suite : مفبرك l'utilisation fréquente de ce terme a fait que des locuteurs arabes ne se rendent pas compte que ce mot, comme tant d'autres, a été emprunté du français à telle enseigne qu'un enseignant universitaire avait demandé, au cours d'une assemblée, qu'on remonte aux origines arabe de ce vocable ignorant qu'il s'agissait d'un terme aux origines françaises.

¹ Sapir.E. 1929. p69.

C'est dans ce sens que G. Mounin en parlant de l'emprunt n'a pas omis de préciser « *qu'il est une ressource fondamentale de la lutte spontanée des langues contre l'intraduisible.* »². Ainsi, on pourrait affirmer et sans la moindre prétention que les théories fondées sur une certaine 'opacité' des langues soutenant l'axiome de l'intraduisible perdent de proche en proche du terrain devant la pratique de la traduction. En conséquence, ce relativisme linguistique qui a longuement porté ombrage au fonctionnement du langage et sa relation avec la pensée s'est vue dénié par un universalisme prônant le rapprochement des langues même sur la base de certains aspects du langage remettant, par la force des choses, le traduire en perspective.

Toujours est-il que ce chauvinisme linguistique, philosophique et littéraire est malheureusement encore ressenti de nos jours. Il suffirait que l'on se réfère aux travaux de Françoise Wilmart qui tend, par amour du bon français poussé à l'extrême, à sacraliser ce moyen d'expression en lui conférant un statut d'un paria que l'on ne pourrait toucher sans souiller. Ainsi, elle écrit :

Le français du texte traduit, aussi correct soit-il, est-il le même que le français de l'écriture spontanée ? Cela dépend. S'il s'agit d'un texte facile au départ, la supercherie peut être totale. On pourrait croire qu'il a été écrit en français. Dans le cas du texte de haute volée, du texte de fiction littéraire ou de l'essai : on peut conclure au contraire que le français de la traduction n'aurait pas été écrit de cette façon et au premier chef par un francophone, car ce qui s'y mêle, qu'on le veuille ou non, c'est un autre imaginaire, une autre vision des choses, une autre perception du temps et de l'espace, une autre pratique quotidienne, un autre climat...et si possible, c'est-à-dire si la traduction est très bonne, d'autres phonèmes et une autre « geste de la voix »³.

3. Sourciers/ Cibilistes

Dans un souci de fidélité à l'original, la théorie de la traduction a été encore une fois prise au piège du raisonnement absolutiste opérant ainsi un schisme entre traduction littérale et traduction libre. Nous nous retrouvons dans ce cas précis entraînés dans le prolongement d'un raisonnement du pour ou contre. C'est là une optique qui ne supporte aucune initiative réconciliatrice entre des deux extrêmes le littéral et le libre.

À en croire les initiateurs de ce dualisme, l'esprit humain ne pouvait tolérer l'adoption d'une position moins intransigeante et intermédiaire qui saurait tirer profit des deux positions afin d'aboutir à une théorie de traduction plus ou moins modérée qui s'ouvre sur des perspectives plus larges. Tirailée entre le pôle littéral

² Mounin G. 1976.p 82.

³ Wilmart. F.2006 p 9.

et le libre, la traduction est tombée pour ainsi dire sous le joug du flou définitionnel des deux aspects opposés de la traduction.

En effet, faute d'une méthode rigoureuse les thèses en faveur de la traduction littérale tendaient trop vers une simplification pour le moins abusive due peut-être au 'syndrome' des mauvaises traductions qui avait défiguré l'aspect stylistique de l'original. Cette démarche pourrait dans une certaine mesure de vérifier dans les faits lorsqu'il est question de deux langues sœurs. Il en est autrement pour des langues aux origines distinctes.

De plus, Cette entreprise n'est point de toute aise, bien au contraire, elle devient inextricable au fur et mesure que le traducteurs investie le champ des particularités culturelles véhiculés par certains termes n'ayant point d'équivalent en langue d'arrivée. Faut-il donc user du dernier recours du traducteur à savoir l'emprunt ou tout simplement neutraliser ces termes culturels à coup de paraphrases.

La généralisation de cette thèse a ressuscité l'ancienne querelle sur l'intraduisible mais cette fois ci avec une double perception (littérale-frome/libre-sens) faisant moins dans l'absolutisme. Ceci n'empêche que le développement, au fil du temps, de cette thèse et de son antipode s'est fait dans le bon sens. Une fois récupérée par la linguistique, les théories de la traduction se mettaient plus à l'écoute de la pratique en se dotant par la même, d'une terminologie plus ou moins spécifique.

On retrouve aussi ces deux tendances chez P. Newmark ⁴ mais cette fois ci avec de nouvelles appellations traduction sémantique et traduction communicative. En effet, P. Newmark a tenté tant bien que mal à définir les traits de démarcations entre les deux méthodes en s'appuyant sur la typologie des textes. Pour Newmark la traduction sémantique doit s'attacher à la culture de l'original sans pour autant assister le lecteur par le biais des explications. Elle tend ainsi à préserver la complexité voire 'ambiguïté au dépens du lecteur cible.

Cependant, la traduction communicative met uniquement l'accent sur le contenu du message. De ce point vu, on déduit que le style de l'original avec toute sa spécificité n'a pas une grande importance. C'est la raison pour laquelle la communicative est faite pour des textes non littéraires contrairement à la méthode sémantique à tendance sourcière.

En somme, il n'est guère facile de préserver le style de l'original en particulier les déviations, les idiolectes les connotations à caractère idiosyncrasiques. Ce faisant, nous sommes amenés à penser que la traduction sémantique se heurterait inéluctablement aux problèmes de l'intraduisibilité et de ce fait, une approche cibliste ne serait être écartée afin qu'elle puisse remédier à ce genre de difficultés propres aux textes littéraires.

⁴ Newmark.P. 1982. p 93.

Se cotonner dans une méthode ou dans l'autre serait pour ainsi dire une tare qui ne pardonne pas. Newmark⁵ lui-même a fini par avouer que les deux méthodes se relayent dans la traduction du même texte. En somme, la traduction littérale/libre, sémantique/communicative ou formelle/ dynamique chez Nida (1964) prouve que chaque langue de départ offre de multiples possibilités de réexpression et que cette souplesse stylistique rend l'intraduisible un fait relatif associé souvent à la parole de par sa singularité et son individualité.

4. Langue/Parole

En effet, l'appropriation de la langue par les individus converge très souvent vers une sorte de singularité langagière ayant tendance à dresser des obstacles devant l'acte de traduction. Une singularité rencontrée dans les genres littéraires en général et d'une manière plus récurrente dans la poésie. La littérature conçue comme l'art du verbe bifurque avec les autres types de texte au niveau de sa dimension esthétique et sa nature évocatrice qui souvent fait abstraction à la double articulation du langage et en recourant à des moyens d'expressions hors normes ce qui noie par définition tout acte de traduction dans une impossibilité que nous aimons qualifiée de relative.

C'est dans ce sens que, l'intraduisibilité prend forme c.à.d. dans des cas extrêmes des idiosyncrasies linguistiques, entre autres, dans ce que H. Mechonnic⁶ appelle judicieusement *ce que font les mots*. La théorie de Mechonnic se base sur une poétique de la traduction allant au-delà de la dichotomie opérée entre les deux facettes du signe linguistique.

C'est une sorte d'abstraction de l'arbitraire du signe qui, selon ce même théoricien⁷, a pendant très longtemps piégé la traduction des œuvres littéraires et en particulier la poésie lorsqu'il écrit : le problème théorique d'une poétique de la traduction, c'est-à-dire, de la traduction des textes qui sont dits littéraires parce qu'ils sont une poétique en acte, c'est d'abord aujourd'hui de mettre fin au tourniquet dans lequel le pseudo-bon sens a généralement jusqu'ici enfermé la traduction des textes littéraires.

L'auteur entend par le vocable tourniquet, l'opposition saussurienne du signifiant au signifié. L'approche de Mechonnic qui se veut une poétique de la traduction exclue, ce que nous considérons comme le prolongement des deux anciennes (thèses forme/sens), le littéralisme et le pragmatisme. Il en va sans dire que même dans ces cas extrêmes de la poésie, Mechonnic ne laisse guère, du moins relativement, l'original en proie au spectre de l'intraduisible et tente ainsi d'inscrire le traduire dans une démarche opposée aux thèses préconisant l'effacement totale du traducteur.

⁵ Idem.p40.

⁶ Mechonnic.A.1995.p 514

⁷ idem.

À l'inverse, l'approche philosophique déconstructuraliste incarnée dans les œuvres de J. Derrida⁸ écarte toute possibilité de traduction en se basant sur le sens et son aspect instable et sujet à de multiples interprétations. Un sens absent et de ce fait intraduisible du moins partiellement.

Ce faisant, Derrida propose une autre appellation pour qualifier ce passage d'une langue à l'autre : *transformation* un terme qui pose d'ores et déjà les limites d'une éventuelle fidélité et partant d'une authentique traductibilité. Cependant la vision poststructuraliste de Derrida se démarque nettement du rigorisme rencontré dans les travaux Mechonnic⁸ qui part d'une négation du traduire mais d'une critique des méthode d'approche des traductions des textes littéraires.

5. Conclusion

C'est dans la même perspective de Derrida que nous voulons inscrire notre étude car nous estimons que l'intraduisibilité a toujours été une conséquence d'un choix de méthode qui, à défaut de rationalisme, met en accusation les langues et leurs spécificités alors que celles-ci offrent de multiples possibilités d'expressions qui relèguent approximativement l'intraduisible au délire théorique. Cet optimisme que nous éperons conserver s'inscrit dans une nouvelle démarche qui part non pas d'une négation du traduire mais d'une analyse d'un état de fait à savoir le texte de départ et celui de la langue d'arrivée. C'est pour dire que l'intraduisibilité n'est autre qu'un raisonnement qui précède le traduire. Dès le passage à l'acte, il n'est plus question d'évoquer ce pseudo axiome qui ne peut aller de pair avec la pratique. Il serait plus rationnel et positif, à notre avis, de parler de notion de fidélité.

Références

- [1] Derrida, J. (1972). *La dissémination*. Collection « Tel Quel », éditions du Seuil, Paris.
- [2] Mechonnic, A. (1995). Traduire ce que les mots ne disent pas, mais ce qu'ils font. In *Meta XI* .3.
- [3] Mounin, G. (1976). *Linguistique et traduction*, Bruxelles, essart et Mardaya.
- [4] Newmark, P. (1982). *Approaches to translation*. Newyork Pergamon Press.
- [5] Nida, E. (1964). *Principles of Correspondence*. In Venuti, L. *The Translation Studies Reader*. London: Routledge
- [6] Sapir, E. (1929). 'The Status of Linguistics as a Science'. In E. Sapir (1958): *Culture, Language and Personality* (ed. D. G. Mandelbaum). Berkeley, CA: University of California Press.
- [7] Wilmart, F. (2006). La traduction littéraire : source d'enrichissement de la langue d'accueil. *Ri.L.Un. E- n° 4*.

⁸ Derrida.J.1972.p xix.